

BULLETIN
de la
Société de Géographie
DE TOULOUSE

Paraissant chaque mois, sauf pendant les vacances

NOVEMBRE
1928



47°

Année



NOVEMBRE
1928



N° 51

Nouvelle Série



HOTEL D'ASSÉZAT
SIÈGE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

SOMMAIRE

Un coin de la Gaule au quaternaire : autour de Glozel

Par M. le Commandant LITRE,
Ancien Président.

**Histoire anecdotique
des Thermes de Luchon**

Par M. le Dr Bertrand de GORSE.
Membre de la Société Française d'Histoire et de Médecine.

Les Revues - Les Echos.

Les Livres : Mon séjour au Congo Français

Par M. G. de MONSABERT, Secrétaire-Général.

Abonnement : 25 frs. par an.

(Les membres titulaires reçoivent
gratuitement le Bulletin).

Le Numéro : 2 fr. 50.

*Pour tout ce qui concerne la
Rédaction, l'Administration et la
Publicité, s'adresser à*

M. G. DE MONSABERT, Secrétaire-Général
34, Rue Bayard.

de Libre



Un coin de la Gaule au quaternaire : autour de Glozel

(Suite.)

M. de la Palisse.

Le château qui domine Lapalisse a conservé, jusqu'à la Révolution, les tombeaux d'une famille illustre, que nous saluerons au passage. En 1429, la châtelainie fut achetée par un cadet de Gascogne, un *Chabannes*, issu du Bigorre, et qui en prit le nom. Ce Chabannes commandait l'avant-garde de l'armée que Jeanne d'Arc conduisit à Orléans; et dans l'engagement qui eut lieu sous cette ville, il avait cherché et tué de sa main le chef du parti Anglais, Talbot. Ses descendants avaient de qui tenir.

Deux de ses petit-fils, Antoine et Jacques, périrent, les armes la main, à la bataille de Pavie, en 1545. Jacques était gouverneur et lieutenant général de Bourbonnais, Auvergne et Forez, il était maréchal de France, et sa renommée de bravoure et de droiture en faisait le digne émule de Bayard.

Il mourut à Pavie, en perdant son sang et sa vie par toutes ses blessures; mais un quart d'heure avant sa mort, les ennemis le trouvaient encore bien en vie.

Des hommes de cette trempe, les-embusqués, craignant pour leur peau, et les douillets qui tiennent à être dorlotés, ne sauraient les comprendre; et ils en ont fait le sujet d'une chanson, véritablement bien niaise. Car, héroïsme mis à part, il n'est pas banal d'être vivant un quart d'heure avant sa mort. Combien sont moribonds des heures et des jours, sinon des mois et des années, avant de rendre *leur dernier soupir* ! Que d'agonie pour eux, de tourment pour leur entourage, et quel temps perdu pour tous et pour la patrie. Être vivant quinze minutes avant la fin est une belle grâce du ciel que je souhaite à tous mes auditeurs et à moi-même !

143403

Etat du sol au Pliocène.

Consultons une carte plus étendue. Dans les parages du 46°, à l'Est de la Madeleine, la vallée de la Loire est très rétrécie et les monts du Beaujolais (1.400 m.) la séparent de la profonde coupure, où coulent la Saône et le Rhône, sous Lyon. Qu'est-ce qui a resserré ainsi ce territoire ? Plus loin, le parallèle 46° rencontre les plus hauts massifs du Mont-Blanc la distance en droite ligne de ce sommet au lit de l'Allier est de 250 kilomètres seulement. Tout cet intervalle est donc compris dans la zone de refoulement qu'a eu cette surrection (1). Lorsque ce refoulement s'est produit, les roches primaires ont apparu : toute vie préexistante, s'il y en avait, a été détruite; et la roche nue a formé alors la montagne Bourbonnaise.

M. Depéret a reconnu (2) que « le sous-sol de cette contrée est métamorphisé et les couches en sont d'âge anticarbonifère (3). En surface, elles ont été profondément altérées par les agents atmosphériques et réduites à l'état de sables siliceux et d'argiles kaolinique. Les parties les plus fines de ces argiles, entraînées par le ruissellement, recouvrent le fond des vallées, sous forme d'argiles jaunes, compactes et non stratifiées. »

C'est au dernier tiers du Miocène qu'ont surgi les Alpes du Mont-Blanc. Au cours du Pliocène, les grandes précipitations de cet âge ont opéré l'altération des roches primaires, et le ruissellement, dans ces terrains à forte pente, est parvenu à constituer dans le fond des vallées la couche d'argiles jaunes.

Au glaciaire.

A la période glaciaire, il n'y a pas de manteau de glace, en cette montagne Bourbonnaise : il ne s'y trouvait, en effet, ni les très grandes altitudes qui attirent les névés, ni les longues pentes qui les retiennent; mais la géologie constate que le glacier alpin est descendu jusqu'à la ligne de la Saône et du Rhône.

(1) Le moyen rayon d'action de la surrection du Mont Blanc est de 400 kilomètres.

(2) C. R. 18 octobre 1926.

(3) C'est plus à l'Ouest, dans la vallée du Cher que se trouve le terrain houillier.

Les glaciers, là où ils ont persisté, ont été de grands scarificateurs des roches sous-jacentes, et leur retrait a été bienfaisant. « Les glaces, en fondant, dit de Morgan, abandonnèrent de vastes espaces, trempés d'humidité, coupés en tout sens par des cours d'eau, couverts de fondrières, de marais, de lacs, d'îlots de glace en fusion : c'est sur ces terres que, peu à peu, gagna la zone des graminées. »

Ces conditions des laisses de glacier ont suscité partout l'industrie pastorale, et elles ont attiré l'homme primitif vers les régions élevées. Dans le Bourbonnais, cette cause a manqué; et de longtemps, il n'y pas eu d'élevage possible ni de pasteurs. Mais les précipitations du Pliocène, en désagrégeant peu à peu les roches, ont permis à l'arbre de s'y implanter; et la forêt s'est emparée de la contrée. La puissance que cette forêt y montre encore aux Bois noirs, au Bois de l'Assise, aux Bois Vagues, etc. témoigne de la liberté qu'elle a eue pour établir son emprise, et de la longue durée qui lui a été impartie pour se développer à loisir.

Le peuplement.

Cette forêt ne s'est peuplée ensuite qu'assez tardivement. Car, d'où ce peuplement a-t-il pu lui venir ? Ce n'est pas de l'Ouest : nous avons montré précédemment qu'au temps de la surrection alpine, le territoire de la Gaule, réduit à une longue bande centrale, n'était guère que le tiers de sa superficie actuelle; et que jusques aux temps holocènes ⁽¹⁾, ce territoire s'est étendu du double, vers l'Ouest, où la mer abandonnait successivement des plaines fertiles. Dans le même temps, du côté de l'est, la régression de la mer Gallique, et concurremment le retrait du glacier alpin, attireraient vers l'Est l'effort de l'Homme.

Ce n'est pas non plus du Nord, c'est-à-dire de l'aval des vallées que l'on pouvait attendre le peuplement de la montagne Bourbonnaise. Ce n'est donc que de l'Auvergne, dont le sol et les monts sont plus élevés, que ce peuplement pouvait venir; et il est venu, en effet, mais il ne l'a fait que lorsque il y a eu pléthore en Auvergne.

(1) Les temps holocènes (ou actuels, pour les géologues) datent de — 1600 (A. C.).

Les Volcans.

Dans cette Auvergne, les plombs et les puys, qui s'élèvent jusqu'à 1886 mètres, ont eu leurs glaciers, dont les retraits ont d'abord retenu l'homme. Ils ont eu, en outre, leurs volcans, qui sont restés en activité jusqu'au milieu du quaternaire. Or, les éruptions volcaniques, on le sait aujourd'hui, apportent au sol qui les entoure, de très actifs éléments de fertilité (1). C'est pourquoi l'homme s'attache à ces sols riches, qu'il cultive jusqu'aux bords des cratères; et il s'empresse d'y retourner après chaque crise. C'est à la fertilité de leur Limagne que les Arvernes doivent d'être devenus l'une des plus puissantes nations gauloises.

Toutefois l'éruption volcanique détruit momentanément l'effort de l'homme; mais l'homme y revient, et il n'y trouve pas un motif d'émigrer.

Il apparaît ainsi que, seulement après l'extinction de ses volcans, l'Arverne, cultivateur ou pasteur, a pu sans interruption développer son œuvre, et en venir à déborder son territoire primitif. Le Bourbonnais l'a naturellement attiré sur la rive gauche de l'Allier. Quant à la rive droite, montagneuse et boisée, c'est l'Arverne chasseur qui, parallèlement au cultivateur, y a pénétré à la poursuite de son gibier.

Le gibier et le chasseur.

Ce gibier consistait presque exclusivement en cervidés, principalement en chevreuils. Ce sont, en effet, les espèces animales qui se suffisent des bois et des sous-bois. Les grosses espèces ont un besoin plus impérieux de clairières, aux herbages plus drus et mêlés de graminées. De tels espaces ont manqué dans la contrée, tant que l'homme n'en a pas créé, en défrichant la forêt; et cela n'a pas été de sitôt.

Au temps des Romains encore, la Gaule était toute hérissée de bois: c'était *Galla comata*, la Gaule chevelue. Et le défrichement a été pratiqué en bien des endroits, mieux indiqués et plus tentants, avant d'en arriver à celui de la montagne Bourbonnaise.

(1) Les laves et les cendres même sont radioactives.

Le défrichement dans ces cantons ne s'est véritablement effectué que de nos jours.

Aux derniers temps quaternaires donc, cette Montagne était à peu près dépeuplée, car le chasseur est toujours clairsemé et n'est pas nécessairement un sédentaire.

Y a-t-il eu à Glozel une station ?

Qu'y a-t-il donc eu à Glozel ? L'abbé Breuil, en fait de néolithique, n'y a reconnu « ni azilien, ni tardenoisien, ni campinien, ni robenhausien, ni âge du cuivre ou du bronze, ni âge du fer ». Quoi donc alors, si ce n'est qu'il n'y a pas eu de station du tout, et qu'il faut y chercher autre chose. Entendons-nous sur les mots.

Une station, c'est un embryon de cité, d'où les éléments valides vont à la recherche des aliments, puis rapportent des réserves de vivres, à la garde des éléments non valides : vieillards ou blessés, femmes en gésine ou soignant de petits enfants. Rien de semblable n'a existé à Glozel : mais il y a eu ce qui en est le contraire, c'est-à-dire une industrie, fabriquant avec les matériaux trouvés sur place, des ustensiles ou des outils, destinés à se disséminer au dehors, et à des distances assez grandes pour atteindre une suffisante clientèle. Cette industrie a été celle que les conditions de temps et de lieu ont imposée.

Regardons les lieux.

Ferrière-sur-Sichon et Glozel.

Dans une gorge des Bois Noirs, où coule le torrentueux Sichon, et vers le premier tiers de son cours, se trouve, à 334 mètres d'altitude, le bourg de Ferrières, centre d'une commune très étendue, de 3.659 hectares et 1850 habitants, comportant de nombreux écarts, parmi lesquels est, à 4 kil. 2 au Nord-Ouest, Glozet. Ferrières est, de nos jours, renommée pour ses marbres bleu turquin; il y a des fabriques de chaux et des tuileries.

Comme curiosités, on y signale une *Grotte des Fées*, qui s'enfonce dans la montagne à une grande profondeur; les parois sont couvertes de stalactiques, qui présentent des formes singulières, auxquelles on a donné des noms fantastiques. Il y aurait eu là un abri, au glaciaire, si le lieu avait pu être habité à

l'époque; et plus tard, un repaire naturel pour une sorcière, s'il s'en était établi quelqu'une dans la localité.

On signale encore la *Source des Fées*, immense cascade qui descend en mugissant à travers les roches, en couvrant tout ce qui l'environne d'une onde écumante. Cette cascade aurait mérité un autel de source, et qui eût pu être aussi un autel de forêt, si les sources et forêts avaient été en soi l'objet d'un culte, et non pas seulement des circonstances occasionnelles.

En sortant de Ferrières, le Sichon qui coulait jusques là du Sud-Est au Nord-Ouest, s'infléchit vers le Sud, puis décrit une grande sinuosité avant de se jeter dans l'Allier à Vichy, à la côte 262. Au nord de l'inflexion est le mamelon de Glozel, dont la longue pente, à l'opposé, aboutit au ruisseau de Vareilles, sous-affluent du Sichon. Les pentes du mamelon sont tapissées des argiles jaunâtres, sur une épaisseur, assez régulière, de 0 m. 25; une couche végétale noirâtre de 0 m. 30 surmonte aujourd'hui la couche d'argile.

La fosse de Glozel.

Au bas et presque au niveau du ruisseau de Vareilles, on a découvert une fosse ovalaire, dont les parois étaient en partie vitrifiées, dont la terre de remblai contenait des scories et quelques outils lithiques usagés, et tout alentour divers objets, qui seront énumérés plus loin.

La fosse mesure 2 m. 80 de long, 0 m. 90 de largeur au milieu et seulement 0 m. 35 à chaque extrémité, où l'ouverture était obstruée par une grosse pierre. La profondeur est de 0 m. 40 et il manque 0 m. 20 pour atteindre le sol actuel. On a d'abord pensé que ce pouvait être une sépulture; mais on n'y a retrouvé ni restes humains, ni indices d'inhumation. Un savant expert en céramique, M. Louis Franchet, y a reconnu, sans hésitation, un four de verrier : et cette découverte éclaire tout.

Le verre, en effet, ne se forme pas spontanément dans un foyer quelconque. Ses constituants sont d'une part la silice, d'autre part des sels alcalins : ces deux sortes de matières abondaient sur place côte à côte. Mais il faut, pour les unir intimement ensemble, des températures d'un millier de degrés, et des dispositifs spéciaux, pour opérer la fusion complète.

Pour construire le four, il a fallu creuser, jusqu'à la roche

sée, pour obtenir la chauffe voulue, est évidente, et si on l'avait une native, une première fosse plus profonde et plus large, et en garnir le fond et les parois d'une épaisseur d'argile battue, destinée à prévenir les infiltrations dues aux eaux pluviales ou autres, que redoutent toujours les constructeurs de fours. Puis sur ce premier sol on a posé un dallage de grosses pierres, également recouvert d'argile battue; et sur ce troisième sol, on a posé, enfin, un parement en briques cuites de 0 m. 05 d'épaisseur, assemblées avec de l'argile : ce parement est formé de seize briques, dont l'une porte incisé le patron d'une grosse main droite, ce qui est une manière de signature ou de marque de propriété. Les parois verticales ont une épaisseur moyenne de 0 m. 30, et sont constituées par des pierres et des briques à cupules, rejointayées par de l'argile.

A l'intérieur ou auprès de la fosse, on a retrouvé des creusets en grès, des fragments de verre, deux larmes bataviques bleues, et un fragment de creuset contenant du verre fondu. Ce four a donc servi.

Les fours à verre.

« Il y avait là, dit M. Franchet, un *four à fritter*. » Et il explique que dans la verrerie ancienne, et peut-être encore aujourd'hui dans la petite verrerie, le mélange vitrifiable est d'abord soumis à un *frittage*, préalable calcination à 700 ou 800°, qui, dans une certaine mesure, facilite la fusion consécutive.

Celle-ci exige un four à fondre; M. Franchet en a retrouvé les vestiges en tête de la fosse : il était circulaire, construit avec de petites briques à cupules, reliées au moyen d'argile siliceuse, qui s'était vitrifiée; et c'est là que se trouvait le fragment de creuset contenant du verre fondu.

La verrerie comporte, d'ailleurs, une troisième opération, qui consiste à recuire le mélange fondu pour empêcher les solidifications trop brusques. Le four à recuire est généralement adossé au four à fondre, afin d'utiliser la chaleur perdue : à défaut, on utilise le four à fritter. C'était sans doute le cas à Glozel.

« D'ordinaire, la superstructure de tels fours consiste en une voûte très surbaissée ». A Glozel, une telle superstructure manque : on ne retrouve pas des vestiges de l'implantation des reins de la voûte sur les parois; pourtant, l'avantage d'une voûte surbais-

fois connu, on n'y eut pas renoncé : mais encore fallait-il savoir bien construire les voûtes, avant d'en faire de surbaissées.

Or, la connaissance de la véritable voûte est relativement récente : elle n'apparaît pas encore à l'époque des Pyramides, tandis que la verrerie et l'émaillerie, dont les procédés sont les mêmes, remontent à des temps très reculés. En Crète, selon A. Evans, l'émaillerie était pratiquée au Minoen le plus ancien, soit au IV^e millénaire. En Egypte, on a retrouvé de l'émail dans les tombeaux des plus anciens Pharaons, c'est-à-dire au V^e millénaire. Mais le verre était connu même dans la période prédynastique.

Le nom égyptien de verre était *Téhent*, nom tiré de celui de la tribu *Tehemi* (1), qui le fabriquait. Cette tribu habitait à l'extrémité ouest du Delta. Si la fabrication du verre était pratiquée aux confins désertiques de la Lybie, on peut présumer qu'elle l'a été aussi plus à l'Occident; car la civilisation de la Libye lui est venue de l'Ouest.

Au demeurant, toutes les traditions relatives à l'Atlantide, y plaçaient un temple aux murailles transparentes, ou Palais de Cristal. Le rameau Américain, issu de l'Atlantide, atteste, comme l'Égyptien, que les arts du feu y étaient très anciennement connus; or, Ibérie et Gaule ne sont qu'un troisième rameau du même tronc.

Le four à verre de Glozel est donc un four primitif et sans voûte : il était creusé dans le sol et couvert par des dalles qui affleuraient le terrain de l'époque. Le nom original de Closet, tel qu'on l'entend en celtique, correspond bien à un tel état de choses.

La terre végétale, qui, presque toute entière, s'est formée au-dessus du fourneau, indique une ancienneté certaine.

Mais une verrerie, qui est le plus compliqué des arts du feu, ne se monte pas pour un jour : elle a une durée, elle a pu avoir des phases. Elle a une date initiale, une terminale et entre les deux une histoire, dont nous cherchons les témoignages dans les objets recueillis autour et aux environs.

(A suivre)

Commandant LITRE, ancien président.

(1) Cf. *Rev. Arch.*, juillet-septembre 1926. Nouvelles diverses.

